

WAR 2.0

La cyberguerre
du XXI^{ème} siècle



JEAN TURCAT

Jean Turcat

War 2.0

La cyberguerre du XXIe siècle

© Jean Turcat, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1467-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon frère, Thomas

I. CoD

CoD

Dimanche 25 Novembre 2012-00 :07 am

Azerbaïdjan – Complexe Pétrolier d'Azeri-Chirag-Guïneshti

Les mauvais nuages, immobiles à l'horizon, attendaient leur moment, impavides. La moiteur de l'air imprégnée de vapor lock rendait l'atmosphère irrespirable.

Les flots étaient en goudron. Une fumée d'eau s'échappait des rouleaux, renforçant l'illusion d'un asphalte brûlant. Une chaleur liquide baignait chaque élément du monde, saturait chaque pore de sa peau.

Un rideau de plomb voilait l'horizon.

Ruisselant de sueur, Alex Mason bondit et traversa une nouvelle passerelle. À l'autre bout plusieurs voies s'ouvraient à lui. Il prit à droite et se faufila parmi une forêt de canalisations. Il dépassa des conduits surmontés de gros volants, comme à bord d'un croiseur de guerre. Il s'insinua dans une gigantesque bouche d'aération. Lorsqu'il en ressortit, l'orage avait éclaté et tournait à la tempête.

Devant lui s'étendait à l'infini un paysage de fin du monde, un enchevêtrement de pipelines complètement rouillés, d'oléoducs et de plateformes offshore d'un autre âge. Ce meccano complexe représentait à lui seul un quart de la production mondiale de pétrole : le grenier de la mer Caspienne.

Insensible à la cette vue, Alex était calé sous un boyau qui suintait à grosses gouttes une sorte de mélasse liquide et noirâtre. Ses gestes étaient précis et rapides, presque automatiques. Trois heures qu'il était arrivé sur site. Il avait placé les charges sur les principaux conduits d'extraction, il avait tué les onze gardes au couteau, et surtout, surtout, il ne s'était toujours pas fait repérer.

Tout était synchrone, prêt à exploser.

Il attendait l'hélicoptère qui devait l'exfiltrer. Enfin, vu qu'il l'attendait, ce n'était pas bon signe. Normalement, on ne l'attendait jamais, l'hélicoptère. Non, on courait sous les balles, on grimpait deux par deux les barreaux de l'échelle du plus haut derrick et on plongeait dans le vide en espérant bien agripper l'un des patins de la carlingue.

Non...Ce n'était pas bon signe.

Soudain, il remarqua un petit point rouge sur sa combinaison, un *red dot* comme on disait dans leur jargon de mercenaires. Ça non plus, ce n'était pas bon signe, ça voulait dire qu'il était dans la ligne de mire d'un sniper. C'était presque un code d'honneur, histoire de lui dire « t'es déjà mort mais je te laisse encore dix secondes pour me trouver ! ».

Il lui balança une grenade au phosphore en plein dans la tronche. Alex, il n'en avait pas de code d'honneur.

Au loin l'orage avançait au fond du ciel, couvrant sans peine les pales du rotor de l'hélico qui se profilait enfin à l'horizon. La pluie redoubla et tombait maintenant avec l'intensité de la grêle.

Ce fut bien évidemment le moment précis que choisit l'un des gardes mortellement blessé pour se remettre d'aplomb et déclencher l'alerte générale. D'énormes sirènes commencèrent leurs longues litanies, rappelant un peu un bombardement sur Londres pendant le Blitz.

Sortis de nulle part, des camions bâchés croulant sous le poids des années débarquèrent leurs lots de miliciens. Un vrai décor de cinéma - pour un de ces vieux James Bond où tout le monde est virtuellement mort dès les premières images.

Leurs uniformes étaient aussi passés que leur prestige. Leurs gestes paraissaient épuisés.

Pas grand-chose à craindre de ce côté-là...

Impayés depuis plusieurs mois, il y avait peu de chances qu'ils aient envie de se faire trouer la peau pour quelques kopecks de plus...

L'hélicoptère n'était plus qu'à une centaine de mètres de la tour : un gros Mi-24 Hind aux ailes bardées d'armements hétéroclites. On avait connu plus discret pour évacuer un seul mercenaire.

Son patron du moment avait apparemment décidé de se passer de ses services pour la suite des événements. Toutes les bouches à feu de l'hélico se mirent en action au même moment, mitraillant indistinctement la position d'Alex et celle des Spetsnaz alentour.

La pénombre tombait. Les éclairs fendaient le ciel, créant des arcs électriques qui inversaient les contrastes en une fraction de seconde.

Les balles traçantes laissaient dans leurs sillages des faisceaux phosphorescents. En ricochant contre les rambardes de fer, leurs éclats se mêlaient aux étincelles, métamorphosant la raffinerie en un bouquet apocalyptique.

Alex se trouva propulsé aux confins de l'enfer.

Mais il n'en était plus à son coup d'essai : vingt ans de vadrouille derrière lui, ça en faisait des traîtrises et des coups tordus à son actif. Alors il avait toujours un *back up plan* d'avance, une issue de secours.

Il aligna l'appareil au missile Stinger, verrouilla son chrono sur deux minutes et se jeta dans le vide.

Lorsque la plateforme pétrolière s'embrasa en une explosion assourdissante, Alex voguait déjà vers d'autres objectifs à bord de son sous-marin de poche ...

Weekend

Lundi 26 Novembre 2012-03 :00 am

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

Il jeta un œil sur sa montre à quartz : trois heures du matin. Trop tard pour se refaire une dernière partie.

Sur ses quatre écrans géants s’affichaient les messages de ses camarades de jeux, l’insultant ou le félicitant en langage universel *geek*, le *leet speak*, la langue des élites : » Br4\0 » pour Bravo ou « (r3\4rD » pour crevard, selon l’humeur du moment et l’instant de la journée.

En jouant à « CoD », « Call of Duty », pour les ignares, le wargame le plus vendu au monde, on pouvait tomber sur n’importe quel *geek*, à n’importe quelle heure de n’importe quel endroit du globe. Les fuseaux horaires, il en avait cure, il était connecté depuis quarante-huit heures non stop...

Il regarda le tas de cartons de pizzas amoncelés au milieu du salon, les cadavres de ses *Bud* en bouteilles. Il avait même un seau à moitié rempli à ses pieds. C’était pour pisser quand la partie était vraiment trop tendue.

Encore un bon week-end !

Son pseudo ? Warlord, le seigneur de la guerre.

Sous les traits d’Alex Mason, le héros de *Call of Duty*, il était devenu une célébrité sur la toile.

Warlord était une légende vivante. Il y avait des blogs à son sujet, des rumeurs qui circulaient sur lui. Certains disaient que Warlord, **W4rł0rĐ**, pour les intimes, n’existait pas. D’autres affirmaient qu’il n’était qu’un avatar, que plusieurs joueurs se cachaient derrière ce même Warlord, qu’ils se relayaient sur la toile pour le rendre invincible... Résultat, tous les *gamers* du monde entier venaient le défier sur son territoire de chasse, sur CoD.

Ce soir, sa chambre était décidément trop loin. Il s’effondra de tout son long à même le sol.

La routine

Lundi 26 Novembre 2012 - 07 :00 am

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

BIP ! BIP !

Putain de buzzer !

Sam sursauta dans un état second.

Il jeta encore un œil sur les cristaux luminescents de l'écran, implorant que les chiffres qu'il venait de lire ne soient pas ceux de sa triste réalité : sept heures du matin ! Impossible ! Il s'était couché il y a cinq minutes à peine. Recroquevillé en chien de fusil devant le fauteuil du salon, il eut l'impression de ramasser sa propre énergie.

Sans allumer, à tâtons, il trouva un cadavre de bouteilles de bière, et explosa son réveille-matin.

La bouche pâteuse, il se leva avec un mal de crâne digne de ses plus belles gueules de bois, goba trois aspirines, trébucha sur le tas de boîtes de pizzas, renversa sa bassine à moitié remplie et poussa un juron. Il s'en était foutu partout !

Quelques péripéties plus tard, il parvint à s'extirper jusqu'au garage et gagna son 4 X 4, aux proportions démesurées.

La douche, ce serait pour demain, là il n'était pas d'humeur.

Il n'était pas en état.

Il était déjà à la bourre sur le trajet du taf.

Il régla la climatisation à fond, fit crisser ses pneus sur le pas du garage et

bifurqua à gauche dès l'allée franchie. Il s'engagea dans le labyrinthe de sa banlieue : des centaines de maisons identiques, chacune sa piscine au bleu lagon, son parterre de gazon immaculé, ses allées coupées au cordeau, ses terrains de baseball, de basketball, de football américain, des aires de jeu, des centres commerciaux à n'en plus finir.

Au loin, on devinait les tours géantes des casinos de Las Vegas dominant la vallée désertique.

Telle une remontée de sève, les sprinklers automatiques émergeaient au fur et à mesure que les ombres froides reculaient.

Ces jets vigoureux et puissants s'évaporaient dans l'aridité de l'air, transformés en un instant en simple reliquat de rosée.

Il n'y avait pas de campagne ici, pas de pommiers en fleurs, pas de pâturages verdoyants, de belles granges peintes en rouge vermillon. Non, ça, c'était dans le Vermont.

Ici c'était le désert. Vu d'avion, ça donnait d'ailleurs le tournis. Du sable, des cactus, quelques canyons et soudain une oasis synthétique de verdure, d'énormes champs de culture arrondis, et puis à nouveau plus rien pendant des dizaines de kilomètres.

Il fallait une centrale nucléaire rien que pour alimenter en électricité tous les néons de Las Vegas.

Il se coula dans l'immensité du trafic de l'autoroute à sept voies de l'Interstate A15. La circulation était dense mais fluide.

Les voies défilaient à travers le pare-brise. Routes, autoroutes, échangeurs, ponts suspendus, cette carte lunaire évoquait un réseau inutile, absurde, qui ne menait nulle part et ne servait à personne.

Sam roulait maintenant dans une zone industrielle comme il y en avait tant dans le pays, de grandes artères d'entrepôts, d'usines, des hangars à perte de vue